

Au café

Georges m'avait laissée sur le boulevard selon son habitude. Quand il n'avait plus besoin de moi, il m'abandonnait au monde comme on se débarrasse d'un objet trop lourd. Je n'avais aucune raison particulière d'en être surprise. C'était ainsi. Je n'éprouvais plus de rancœur, j'avais fini par m'habituer à sa muflerie. Seule dans la ville, frissonnante, désœuvrée, je regardais la devanture des cafés ; j'avais impérativement besoin de me réchauffer. Ce jour-là, la séance de pose dans la salle d'étude avait été éprouvante. Elle s'était éternisée plusieurs heures durant. Gagner sa vie en étant modèle pour les apprentis peintres est un métier pénible, je peux vous le dire. Ce jour-là, Georges ne m'avait fourni aucune couverture pour me protéger un peu du froid qui s'infiltrait sous les plinthes. En appui sur un coude, entièrement nue, allongée sur une ottomane, j'étais à la merci de l'air glacé. Ne bouge pas, Greta ! m'intimait-il, dès que je tentais de remuer un orteil. Plus tu bougeras, plus ce sera long ! et il me menaçait du regard. Tu parles d'une servitude ! Cette séance n'en finissait pas. Tout en marchant le long du boulevard, j'éprouvais le soulagement que procure la liberté de pouvoir aller et venir à sa guise. Comme je n'avais rien de mieux à faire, je suis entrée dans un café à l'angle de deux rues. Je me suis installée sur la banquette au fond de la salle, et j'ai commandé une absinthe. À l'exception d'un homme qui fumait la pipe à côté de moi, il n'y avait personne.

Enveloppée dans mon manteau, j'ai commencé à boire très lentement en me concentrant sur les bienfaits que le breuvage me procurait. Insensiblement, mon corps se réchauffait, revenait à lui. Le sang circulait à nouveau au bout de mes doigts. Petit à petit, j'ai cessé de grelotter. C'était bon de sentir le liquide se répandre dans l'œsophage comme une caresse voluptueuse avant de rejoindre l'estomac. Je m'appliquais à boire de minuscules gorgées, les yeux fermés, toute à mon bien-être. Je poussais de petits soupirs de satisfaction en pensant à mon corps parcouru par un courant bienfaiteur à la belle couleur vert anisé... Je me trouvais alors n'importe où, à mille lieues de Georges, libre de mes faits et gestes, maître de moi-même, et cette idée me grisait. Comme il était agréable de perdre peu à peu mes repères ! Je ne sais pas depuis combien de temps j'avais pris place sur la banquette de ce café

à côté d'un fumeur de pipe qui contemplait la rue d'un air absent. Peut-être attendait-il quelqu'un, peut-être pas ; qu'importait ? Il est vrai que le temps passe vite quand les pensées dérivent, soumises aux caprices de la fée verte. Le soir tombait mais je ne me rendais compte de rien.

Je devais m'être égarée dans mes réflexions depuis un bon moment quand, tout à coup, j'ai entendu un craquement sec. Ce drôle de bruit, qui ne ressemblait à rien de connu, avait surgi du sol. J'ai fixé le plancher entre les pieds de table pour tenter de repérer le phénomène, et j'ai retenu mon souffle. Ce bruit inquiétant, que pouvait-il signifier ? Je n'en avais pas la moindre idée mais je l'avais distinctement entendu, et cela me faisait de nouveau frissonner. Le froid insidieux s'infiltrait en moi. De quelle malédiction étais-je l'objet ?

Soudain, à quelques mètres de ma table, quelque chose est apparu entre les lattes du plancher. J'ai plissé les yeux, les ai écarquillés : pas de doute, c'était un long filament brun. A nouveau, j'ai retenu ma respiration. La planche s'est fendue sous l'effet d'une poussée violente, et j'ai vu apparaître une grosse tache brune sur le parquet. Mes doigts se sont agrippés au bord de la table quand l'araignée a entièrement sorti du sol son corps couvert de poils, rattaché à de hautes pattes velues. Redressée de toute sa hauteur, elle a fait cliqueter le bout de ses pattes sur les lattes. Clic, clic, clic ! Clic, clic, clic ! toutes les trois secondes, comme si elle improvisait un petit ballet en mon honneur. Je me suis mise à trembler et à claquer des dents. J'aurais voulu m'enfuir mais curieusement, mes jambes se dérobaient à ma volonté, je ne pouvais pas m'extraire de la banquette. Figée d'horreur, j'assistais, impuissante, à la lente avancée de l'insecte. Je voyais distinctement ses yeux vert sombre qui me fixaient et exprimaient des émotions tout comme les yeux des humains. Bizarrement, ces yeux n'avaient rien de menaçant, ils semblaient plutôt vouloir m'amadouer, regrettant presque de m'avoir causé tant de frayeur. Il n'était pas question de me laisser approcher, et sans doute l'araignée l'a-t-elle compris ; elle a commencé à faire des tours et des détours sur le parquet, autour des tables environnantes, tantôt s'éloignant, tantôt se rapprochant de la banquette, mais toujours à distance respectable. Ma bouche était pleine de hurlements tapis au fond de ma gorge, mon corps n'était plus qu'une coulée de sueur alors que je voyais le gros insecte brun caracoler sur le plancher, grimper sur les pieds de table, redescendre à vive allure et faire Clic ! Clic ! sur les lattes du plancher. Je me liquéfiais sur la banquette, retenant ma respiration pour ne pas attirer son attention, priant pour que cette chose immonde finisse par disparaître

de ma vue... quand brusquement, l'araignée s'est arrêtée de courir. Là, à deux mètres à peine, elle me faisait face. Elle est restée parfaitement immobile un long moment, affrontant mon regard terrorisé. Comme elle ne bougeait plus, j'ai imaginé toutes sortes de tortures à lui infliger. Je lui tranchai les pattes à l'aide d'un couteau de cuisine, sectionnai son corps en deux, fis sauter ses yeux avec la pointe de la lame, brûlai les crochets de ses pattes à la flamme d'une bougie, l'écrasai sous une semelle à clous de fer. Ces visions de torture naissaient de moi avec tant de fulgurance qu'elles devaient relier l'esprit de la bête au mien ; à chaque nouveau martyr que j'inventais, l'araignée faisait des bonds, se recroquevillait, restait inanimée durant quelques secondes, alors que je faisais couler son sang avec un couteau de boucher. À force de frapper, j'ai entendu sa voix qui suppliait : je vous en prie, Greta, je vous en supplie, vous n'avez pas un mauvais fond ! De grâce, mettez un terme à ces pensées épouvantables envers moi ! Je ne vous veux aucun mal, j'éprouve de la sympathie pour vous ! Et moi, je lui répondais en esprit : va-t'en, disparais de ma vue, ne reviens plus jamais ! Tu es apparue dans ce café comme une malédiction, alors que je commençais à me réchauffer. Tu as glacé mon sang, tu m'as terrorisée, j'ai le droit de te faire subir ce qui me plaît. Comme je menaçais de la passer au hachoir, les contours de l'araignée se sont soudain estompés. Sa forme s'est brouillée, ses yeux ont perdu leur éclat et cessé de me regarder. Ses pattes se sont fondues dans les ténèbres et son corps s'est contracté jusqu'à devenir un minuscule point noir. Au moment où j'ai vu l'insecte qui disparaissait sous le parquet, j'ai senti qu'on m'agrippait par l'épaule.

On ferme, Madame !

J'ai sursauté. Mon verre était vide. Un léger reflet verdâtre, un peu trouble, en teintait le fond. Par la vitre, les premières lanternes éclairaient le boulevard.
